

Susin  
Nielsen



L<sub>1</sub> E<sub>1</sub> S<sub>1</sub> M<sub>2</sub> A<sub>1</sub> U<sub>1</sub> X<sub>10</sub>  
D<sub>2</sub> A<sub>1</sub> M<sub>2</sub> B<sub>3</sub>  
R<sub>1</sub> O<sub>1</sub> I<sub>1</sub> S<sub>1</sub> E<sub>1</sub>  
B<sub>3</sub> U<sub>1</sub> K<sub>10</sub> O<sub>1</sub> W<sub>10</sub>  
S<sub>1</sub> K<sub>10</sub> I<sub>1</sub>



*Les maux d'Ambroise Bukowski*



Les éditions de la courte échelle inc.  
160, rue Saint-Viateur Est, bureau 404  
Montréal (Québec) H2T 1A8

Édition originale : Word Nerd, de Susin Nielsen  
Copyright © 2008 Susin Nielsen  
Publié avec l'accord de Tundra Books, une  
division de Random House of Canada Limited.

Dépôt légal, 1<sup>e</sup> trimestre 2013  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

La courte échelle reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition. La courte échelle est aussi inscrite au programme de subvention globale du Conseil des arts du Canada et reçoit l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC.

La courte échelle bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres Gestion SODEC du gouvernement du Québec.

Données de catalogage disponibles sur le site de  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Nielsen, Susin  
Les maux d'Ambroise Bukowski

ISBN 978-2-89695-468-1 (version imprimée)  
ISBN 978-2-89695-748-4 (PDF)  
ISBN 978-2-89695-749-1 (EPUB)

Copyright © 2013 Les éditions de la courte échelle inc.  
[www.courteechelle.com](http://www.courteechelle.com)  
[info@courteechelle.com](mailto:info@courteechelle.com)

Susin Nielsen



# Les maux d'Ambroise Bukowski

Traduit de l'anglais par Rachel Martinez

la courte échelle

Extrait de la publication





*À ma maman, Eleanor Nielsen,  
pour son amour inconditionnel  
et parce qu'elle est la seule personne  
que je peux toujours battre au scrabble.*





# 1

L<sub>1</sub> I<sub>1</sub> L<sub>1</sub> A<sub>1</sub> G<sub>2</sub> R<sub>1</sub> E<sub>1</sub>

lire, aller, grille, geai, aigre, raie, régla, agile

## ALLERGI(E)

Le jour où j'ai failli mourir, le ciel était magnifiquement bleu. C'était agréable après la pluie du début de la semaine. Quelques nuages s'accrochaient encore aux montagnes du North Shore, mais ils étaient loin.

Je mangeais assis à une table à pique-nique dans la cour de l'école malgré le temps plutôt frais — on était à la mi-octobre. Je préférais toutefois me tenir loin de la salle de repas bruyante et surpeuplée, et même dangereuse pour moi quand les autres élèves cherchaient à me faire trébucher. On se sent parfois plus seul au milieu des gens qu'au milieu de nulle part.

Je mastiquais une bouchée de mon sandwich en contemplant mes chaussures de sport flambant neuves. Seul un œil très aiguisé aurait su déceler que ce n'était pas une paire de vraies Reebok. Maman ne pourrait jamais m'en offrir, mais j'avais déniché cette copie pratiquement identique pour le quart du prix dans un magasin du quartier chinois, où elle m'avait emmené le samedi précédent.

Ils étaient beaux, mes nouveaux souliers, vraiment beaux, d'un blanc éclatant avec deux traits bleu marine sur le côté et des lacets assortis. En y repensant bien, je n'aurais pas dû porter mes chaussettes orange fluo ce matin-là, mais ce n'était quand même pas si mal. J'en oubliais presque mon pantalon trop court.

Comme le radotait maman, elle n'était pas faite en argent. Je devrais attendre longtemps avant qu'elle puisse m'en acheter des neufs.

Troy, Mike et Josh jouaient au soccer sur le terrain plus loin. Je me suis demandé si je devais me joindre à eux, mais la dernière fois, j'avais dû garder le but. Ils m'avaient botté le ballon à la tête à répétition jusqu'à ce que j'aie un mal de bloc. Alors, cette fois, j'ai décidé de ne pas les approcher.

La chaleur du soleil était agréable. J'ai fermé les paupières. En sentant les rayons caresser mon visage, je les imaginais en train de pulvériser les points noirs sur mon nez.

Puis le soleil a disparu et quelque chose m'a atteint avec force. En ouvrant les yeux, j'ai vu le ballon de soccer rouler devant moi, puis trois énormes paires de Nike.

J'ai levé la tête. Troy, Mike et Josh me regardaient de haut en me cachant le soleil.

— Oups, a dit Troy.

Large comme un tronc d'arbre, il dépassait les deux autres d'une bonne tête. Ses épais cheveux noirs étaient coupés très court et ses yeux étaient trop petits pour son visage.

— Pas de problème, c'est un accident, ai-je répondu, même si les accidents impliquant leur ballon et mon crâne survenaient au moins trois fois par semaine.

— Qu'est-ce que tu manges, Jamboise ? m'a demandé Mike.

Certains diraient qu'il était trapu, moi je le trouvais plutôt gros. Il avait les cheveux bruns frisés et affichait en permanence une mine renfrognée. Comme il portait ses jeans beaucoup plus bas que la taille, on voyait une bonne dizaine de centimètres de caleçon. Il avait l'air nouille, selon moi, mais j'ai compris que sa tenue était censée lui donner une allure décontractée.

— Ambroise, mon nom. J'ai un sandwich au fromage, des carottes, une pomme...

— Ton lunch est dégueu, a commenté Mike.

J'ai ri d'un rire qui ressemblait au hennissement d'un cheval parce que, je dois l'avouer, je me forçais un peu :

— Ouais, ma mère est forte sur la nutrition...

— Hé, Fendant-broise, c'est vrai que tu es allergique aux arachides ? m'a interrompu Troy.

— Ambroise, mon nom. Ouais, c'est vrai.

— C'est fou quand même. J'étudie ici depuis environ six ans et pendant six ans, j'ai mangé des sandwiches au beurre de pinottes le midi. Puis toi, tu arrives et tout à coup, notre école est déclarée « zone sans arachides ».

— Ouais, ma mère est pas mal obstinée. As-tu déjà goûté au beurre d'amandes ? Ce n'est pas un mauvais substitut...

— Regardez-moi ses souliers ! s'est exclamé Josh.

Il était le plus petit et le plus maigre des trois, mais fort, nerveux et voyou. Ses cheveux étaient vaguement coupés à la Mohawk. Je ne sais trop pourquoi, mais c'est lui qui m'effrayait le plus.

Troy et Mike ont regardé mes pieds.

— Beurk, a dit Troy.

— Pas Beurk, Reebœrk, ai-je expliqué. Comme Reebok, mais avec « œr » à la place du « o ».

Troy a hoché la tête :

— Tu es vraiment bizarre.

La joie que j'avais à porter mes nouveaux souliers commençait à s'évanouir.

— Ferme les yeux, m'a ordonné Josh.

— Pour quoi faire ?

— Parce que je le veux.

J'étais un peu nerveux, car la dernière fois qu'il m'avait demandé ça, il en avait profité pour me mettre un corbeau mort sur les genoux.

Il est très difficile de refuser quoi que ce soit aux Trois Gros Cochons. Je les appelais comme ça (mais toujours en silence parce que je tiens à la vie), car j'avais découvert les « Trois petits cochons » il y a quelques années, lors d'un festival Disney où ma mère m'avait emmené et où l'on avait regardé de vieux films pendant presque quatre heures sans arrêt. Troy était Nouf-Nouf, le chef de la bande, Mike était Nif-Nif et Josh était Naf-Naf.

Mais ça n'avait pas vraiment de bon sens parce que les Trois petits cochons sont amusants. Troy, Mike et Josh ne l'étaient pas pour deux sous.

Alors j'ai fait ce qu'il m'a demandé. J'ai fermé les yeux et pour passer le temps, j'ai mélangé mentalement les lettres T, R, O, I, S, G, R, O, S, C, O, C, H, O, N et S pour former de nouveaux mots. J'avais trouvé *crocs*, *tissons*, *troncs*, *grossis* et *soins*, et je venais de découvrir *groins* lorsque Josh a annoncé :

— C'est bon, tu peux ouvrir les yeux.

J'ai obéi. Il n'y avait rien sur mes genoux. Je me suis tâté les cheveux. Rien non plus : ni ver ni crachat. Je leur ai demandé :

— Qu'est-ce que vous avez fait, les gars ?

Troy s'est contenté de me tapoter le dos, un peu trop énergiquement à mon goût :

— À plus tard, Sandwich-au-jamboise.

— Ambroise, mon nom. Je vous verrai au cours de maths.

J'ai pris une bouchée de mon sandwich en les regardant s'éloigner et en considérant que, tout compte fait, ma conversation avec les Trois Gros Cochons s'était plutôt bien déroulée.

En fait, je me disais que c'était peut-être le début d'une nouvelle amitié lorsque tout mon corps s'est mis à me démanger et que j'ai senti ma gorge se serrer.

Je n'avais pas eu cette sensation que je connais trop bien depuis neuf longues années, mais je m'en souvenais encore. J'ai soulevé une tranche de pain de mon sandwich. C'était bien ce que je pensais.

Une cacahuète. En fait, pour être précis, une demi-cacahuète. L'autre moitié avait pénétré dans mon système digestif et j'étais en train de faire un choc anaphylactique. Toutes les muqueuses de ma gorge enflaient et j'arrivais à peine à respirer. J'ai voulu saisir mon EpiPen, puis je me suis souvenu que je ne l'avais pas : il se trouvait dans mon sac banane que j'avais laissé dans mon casier, où je le cachais la plupart du temps (ma mère m'aurait tué si elle l'avait su). Quand je portais mon sac banane, les Trois Gros Cochons me traitaient de tapette parce qu'il était rose fuchsia. C'était un échantillon que ma mère avait reçu gratuitement au centre commercial de Kelowna, où on habitait deux mois auparavant.

Ainsi, la seringue d'épinéphrine qui pouvait me sauver la vie se trouvait dans l'école, au deuxième étage. J'ai aperçu Troy, Mike et Josh tordus de rire. J'ai eu le temps de lire le titre de mon avis de décès avant que tout devienne noir : « REJET TUÉ PAR UNE DEMI-ARACHIDE », puis en dessous en plus petit, « il portait des Reebœrk ».

## 2

G<sub>2</sub> E<sub>1</sub> T<sub>1</sub> P<sub>3</sub> O<sub>1</sub> E<sub>1</sub> R<sub>1</sub>

poète, pore, opte, pot, ergot, perte, porte, orge, pègre, péter

### PROTÉGÉ

Mais je suis toujours en vie. J'ai plutôt été, comme l'a expliqué le médecin, dans un état de mort imminente. Ça peut sembler excitant à première vue, mais personnellement, je ne le recommanderais pas.

Je n'ai pas avancé dans un tunnel de lumière. Je n'ai aperçu ni Dieu, ni Allah, ni Bouddha. Je n'ai pas vu ma vie défiler. En fait, je ne me souviens de rien entre le moment où j'ai perdu connaissance et celui où l'ambulancier m'a injecté la première dose d'adrénaline qui suffit, en passant, pour réveiller n'importe qui. Par la suite, j'ai dû m'évanouir à nouveau car, lorsque j'ai repris connaissance, je me trouvais dans un lit d'hôpital, ma mère à mes côtés. Elle portait le chapeau mou à fleurs que je lui avais acheté au Village des Valeurs au Noël précédent. Elle me tenait la main, les yeux noyés de larmes.

Je voulais lui dire que j'allais bien, que tout s'arrangerait, mais ma gorge était bizarre. J'étais probablement drogué parce que je n'arrivais pas à sortir un mot. Je m'inquiétais de la voir bouleversée à ce point.

J'adore ma maman. Elle a essayé de me protéger durant toute ma vie, et pas seulement des arachides. Quand j'étais petit et que nous vivions encore à Edmonton, Nana Ruth, sa mère, se moquait d'elle en disant que notre maison était équipée comme

un asile. Il ne manquait que la camisole de force. Il y avait des protecteurs dans les prises de courant; les médicaments et les produits de nettoyage étaient sous clé; de gros morceaux de mousse recouvraient les angles et les rebords de toutes les tables; les tiroirs et les placards étaient verrouillés par une serrure à l'épreuve des enfants. Nous avons même d'énormes attaches en plastique pour tenir fermé le couvercle des toilettes. Ma mère craignait que je le soulève, que je tombe dans la cuvette et que je me noie.

Elle m'a obligé à regarder la vidéo *Jeannot Prudent* vingt mille fois. Elle ne m'a jamais permis de grimper aux arbres ou sur des échelles, ni de nager, à moins qu'elle ne soit dans l'eau avec moi. Elle me prend encore la main lorsque nous traversons une rue passante. C'est parfois gênant, surtout quand elle engueule les mauvais conducteurs, mais je sais qu'elle fait ça pour mon bien.

C'est parce que ma mère a si bien su me protéger que j'ai décidé, après notre déménagement à Vancouver il y a deux mois, que j'étais assez vieux pour lui rendre la pareille. J'ai donc prétendu que tout allait bien dans ma classe de septième année à l'école élémentaire des Cyprès, que j'avais des copains et qu'ils s'appelaient Troy, Mike et Josh. J'ai vu comme cela la rendait heureuse, parce qu'à Edmonton, à Regina et à Kelowna, je n'avais jamais vraiment eu d'amis.

À quoi bon lui avouer que cette école était semblable à toutes les autres? Que, les bons jours, les Trois Gros Cochons me traitaient de tous les noms et que, les mauvais jours, ils jetaient mon lunch dans les toilettes et même, une fois, mon lunch *avec* mon short d'éducation physique.

À vrai dire, j'ai appris à vivre avec. Ce n'est pas la fin du monde. Et puis, si je racontais la vérité à ma mère, elle perdrait

la tête à coup sûr. Elle en ferait toute une histoire. Elle appellerait le directeur qui appellerait les parents. Et puis, quand tout serait rentré dans l'ordre, qui resterait pour ramasser les pots cassés ? Moi.

Pour être honnête, j'aimais bien rentrer à la maison et lui raconter des histoires qui lui laissaient croire que je menais une vie normale :

« Puis on a joué au basket après dîner. »

« J'ai aidé Mike à faire son devoir de maths. »

« Troy m'a invité à sa fête d'anniversaire à Planète Laser. »

Ce dernier mensonge a failli mal tourner. J'avais choisi cette activité en étant sûr qu'elle refuserait : elle trouvait les jeux de laser trop violents et trop dangereux. J'ai été vraiment stupéfait quand elle a accepté que j'y aille. Nous avons acheté un cadeau et maman m'a amené en autobus à Planète Laser qui se trouve à Richmond, ce qui nous a pris plus d'une heure. En arrivant, elle a voulu entrer pour rencontrer la mère de Troy, mais je l'ai priée d'y renoncer parce que j'aurais eu l'air d'un bébé. Elle a fini par m'écouter.

Durant les trois heures qui ont suivi, je suis resté dans les toilettes du centre de jeux car il pleuvait à verse. J'ai lu le bouquin qu'on avait choisi pour Troy — *Le Prince des voleurs* de Cornelia Funke — et pendant un temps, je me suis senti transporté à Venise en Italie, en train de vivre une aventure stupéfiante, plutôt que perché sur une cuvette dans un cabinet empestant l'urine.

Sur le chemin du retour, l'autobus était bondé, les passagers mouillés sentaient l'humidité et la transpiration. Ma mère et moi avons dû nous tenir debout à l'avant pendant que je subissais son interrogatoire :

— Alors, comment c'était ?



— Super. Notre équipe a gagné. J'ai transpercé le cœur de Troy avec mon rayon laser.

— Oh, ça me semble cruel, m'a-t-elle dit en hochant la tête. Tu n'as pas pris de gâteau, hein ?

— Non, maman. Je n'ai rien mangé d'autre que la collation que tu m'avais préparée.

Après ça, nous n'avons plus prononcé un mot. Je regardais la pluie qui coulait le long des vitres de l'autobus comme des rivières miniatures et j'observais en douce les visages fermés qui nous entouraient.

Cette fois, j'avais été mal à l'aise d'avoir menti. Ce mensonge-là ne m'avait pas donné l'illusion que je menais une vie normale.

Je me sentais comme une minuscule poussière dans l'univers.

J'avais dû me rendormir car, lorsque je me suis réveillé à nouveau, j'entendais ma mère discuter avec un médecin dans le couloir de l'hôpital, sa voix une octave plus aiguë que d'habitude. Je l'imaginai avec son chapeau, agitant les bras, et j'éprouvai une certaine pitié pour son interlocuteur. Tout à coup, j'ai perçu très distinctement : « Quoi ? Une arachide ? Vous voulez dire que ses copains ont intentionnellement mis une arachide dans son sandwich ? »

*Oh là ! là !* Je me demandais qui avait osé dénoncer les Trois Gros Cochons. *Était-ce un autre élève qui avait vu ce qui était arrivé ? Ou bien l'un des Trois Gros Cochons lui-même, dans un rare instant de culpabilité ?*

Puis un souvenir nébuleux a émergé de mon cerveau et j'ai gémi. Une jolie infirmière se tenait à côté de moi lorsqu'ils

m'avaient administré la deuxième dose d'adrénaline. Elle m'avait demandé ce qui s'était passé...

Et je lui avais tout raconté. C'était moi, le délateur.

Ma mère criait toujours dans le corridor et, bien que ça semble cinglé, à ce moment-là, je ne me réjouissais pas d'avoir survécu.

Je me disais : *pourquoi cette arachide ne m'a-t-elle pas tué une bonne fois pour toutes ?*

Je savais, sans l'ombre d'un doute, que les problèmes venaient de commencer.

### 3

R<sub>1</sub> O<sub>1</sub> E<sub>1</sub> S<sub>1</sub> H<sub>4</sub> T<sub>1</sub> I<sub>1</sub>

rois, soir, hostie, hier, trois, thé, rôties, roté

### HISTO(I)RE

Nous avons découvert que j'étais allergique aux arachides lorsque j'avais trois ans. Nous vivions à Edmonton, où ma mère enseignait à temps partiel à l'université, parce qu'il ne restait presque plus rien de l'assurance-vie de mon père. Elle m'avait confié à Betty Spooner (*noyer, pont, trop, trot, portes, pores*) qui dirigeait une garderie familiale. Je ne me souviens pas de grand-chose de cette Betty, sauf qu'elle était préhistorique. Elle semblait avoir 97 ans, mais elle en avait peut-être seulement 60.

Betty Spooner ignorait tout des allergies chez les enfants : lors de ma deuxième semaine, elle nous a servi des sandwiches au beurre de pinottes pour dîner. J'ai pris quelques bouchées et, par chance, Betty a détourné son regard du roman-savon qu'elle suivait sur la petite télé en noir et blanc de la cuisine. En me voyant gonfler comme un poisson-globe, elle a appelé le 911 et a ensuite prévenu ma maman. À l'hôpital, le médecin lui a dit que je souffrais d'une allergie sévère aux arachides et que si jamais j'en mangeais encore, la réaction serait plus grave. Depuis ce jour-là, je traîne un EpiPen et je porte mon propre bracelet MedicAlert. Je le trouvais cool à l'époque, mais je le déteste maintenant.

Quoi qu'il en soit, je ne suis jamais retourné chez Betty Spooner. Au retour de l'hôpital, j'ai entendu maman lui parler

en criant au téléphone et la traiter de demi-demeurée, ce qui, avec du recul, n'était pas très juste. Betty faisait pour le mieux, mais ma mère est... eh bien, c'est ma mère. Après ce jour-là, elle n'a pas voulu que quelqu'un d'autre qu'elle prenne soin de moi. Elle a donc quitté son emploi de professeure et est restée à la maison jusqu'à ce que j'entre à l'école.

Ma maman avait quand même l'impression que je courais de graves dangers, même lorsque j'étais sous sa supervision. Je me souviens très clairement d'une visite au terrain de jeu près de notre appartement (celui avec les cages à poules rouges rouillées). Un homme âgé, assis sur un banc, donnait des arachides entières aux écureuils. J'ai ramassé une écale et j'ai failli la mettre dans ma bouche. Maman me l'a arrachée des mains juste à temps. Puis elle a fait la leçon au vieil inconnu sur les allergies. Il a fini par la traiter de *puta*. (J'ai découvert beaucoup plus tard que ce mot signifiait « prostituée », ce qu'elle n'est pas du tout. Elle ne sort jamais avec des hommes.)

Après cet événement, elle m'a acheté un de ces harnais pour enfants que je devais porter en tout temps. Je me revois en train de courir dans la rue ou dans un centre commercial, puis de me faire doucement retenir lorsque j'arrivais au bout de ma laisse. Je me rappelle aussi avoir vu ma mère se disputer avec des étrangers qui trouvaient cruel d'attacher un petit. Dans ces cas-là, j'imitais un chien et je jappais. Généralement, cela suffisait à les faire fuir. J'ai même, une fois, léché la main de ma mère, mais elle n'a pas apprécié.

Nana Ruth nous rendait visite encore souvent à cette époque. Elle non plus ne supportait pas de me voir attaché avec un harnais. Ma mère et elle ont eu des discussions animées à ce sujet quand elles me croyaient endormi.

— Ce n'est pas vrai, Irène. Je sais que tu veux le protéger, mais tu vas trop loin.

— Laisse-moi tranquille, maman, s'il te plaît. J'essaie simplement de le tenir à l'abri du danger.

J'adorais Nana Ruth, avec ses cheveux d'un blanc éclatant et ses survêtements de couleurs vives, mais j'adorais aussi ma mère et j'avais l'estomac à l'envers en les entendant se quereller.

Nana Ruth n'a pas gagné cette dispute et j'ai gardé mon harnais.

Jusqu'à la maternelle.

Vous allez peut-être croire que ma mère est folle, mais elle ne l'est pas du tout. Du moins, pas tant que ça.

En fait, elle était à deux doigts d'être une maman normale et on était à deux doigts de former une famille normale, mes deux parents et moi et, qui sait, un frère ou une sœur, ou au moins un animal.

Ma maman et mon papa s'aimaient pour vrai. Mon père était un bel Australien bronzé venu au Canada pour travailler. Il s'était rendu à Banff pour enseigner le ski et ne pensait rester qu'une année. À 25 ans, maman était une petite femme toute délicate aux longs cheveux bruns retenus en queue de cheval. Elle portait des lunettes de grand-mère qui lui donnaient un air sévère et la vieillissaient. Elle venait d'obtenir son doctorat en littérature anglaise à l'Université de Calgary grâce à sa thèse intitulée *Les conséquences de l'enfance solitaire des sœurs Brontë sur leur imaginaire*. Son texte a été publié dans une revue savante, même s'il n'avait rien de palpitant (sans offenser ma mère).

Maman était partie à Banff durant une semaine avec une amie pour faire la fête et se défouler. Un soir, elle a rencontré

mon papa dans un bar. Selon ma maman, il n'était pas du tout son genre : « Il était tout en muscles et moi, tout en neurones. » Elle souriait toujours quand je lui demandais de raconter cette histoire, ce que je faisais assez souvent.

Malgré leurs différences, ils sont tombés follement amoureux. À peine quelques mois plus tard, mon père s'est installé à Calgary et peu après, ils se sont mariés. Ils ont loué une petite maison à trois rues de l'appartement de Nana Ruth. Maman a déniché un emploi à temps plein pour enseigner la littérature anglaise à l'université et espérait devenir professeure titulaire quelques années après. Si j'ai bien compris, ça signifie en fait que l'on a un travail pour la vie. Papa trouvait plein de boulot dans la construction.

Ma mère est tombée enceinte deux ans plus tard. Selon elle, mon papa me parlait tous les soirs et je lui « répondais » en donnant des petits coups de pied.

Alors qu'elle était enceinte de sept mois, maman a reçu un appel du contremaître pour lui annoncer que mon père s'était effondré au travail. Comme ça, boum. Il a été transporté en ambulance. Ma mère s'est rendue à l'hôpital à toute vitesse, mais, à son arrivée, on venait de constater le décès de mon père.

Mort sur le coup.

Il semble qu'il était déjà mort lorsqu'il est tombé au sol. Mon papa avait un anévrisme (*vérin, âne, menais, saine, rame*) dans son cerveau, un petit vaisseau sanguin qui enflait lentement comme un ballon. Ce jour-là, il a éclaté.

Je n'ai donc jamais connu mon père, ni aucun membre de sa famille. Ses parents étaient morts quand il était jeune. Il avait un grand frère en Australie, mais j'imagine que ma mère et lui se sont perdus de vue parce qu'il ne donne jamais de nouvelles.

J'ai des tas de photos de mon papa, presque toutes prises par ma maman. Elle m'en parle, mais seulement quand je le lui demande. Nana Ruth m'en parle aussi, mais comme nous avons déménagé à Edmonton (en Alberta) quand j'avais deux ans, puis à Regina (en Saskatchewan) à l'âge de cinq ans, à Kelowna (en Colombie-Britannique) quand j'avais neuf ans puis à Vancouver cet été, juste après mon douzième anniversaire, je ne l'ai pas vue souvent. Elle venait nous rendre visite, mais pas plus d'une fois par année parce qu'elle n'aime pas prendre l'avion.

La dernière fois que je l'ai vue, nous habitions encore à Kelowna où maman enseignait à l'Université de Colombie-Britannique de l'Okanagan. Je les ai entendues se disputer la veille de son départ. Ma grand-mère disait :

— Ça suffit, Irène. Il faut que tu refasses ta vie et que tu cesses de vivre dans le passé.

Puis maman a dit qu'elle vivait sa vie, qu'elle faisait de son mieux et qu'elle en avait assez que Nana la juge tout le temps.

C'est peut-être une autre raison pour laquelle Nana Ruth n'est plus venue nous voir. Je ne sais pas.

D'après des bribes de conversation et de petits indices, je soupçonne que ma mère était une personne bien différente quand mon père vivait encore. Mais je la connais seulement « post mortem », après la mort de papa. C'est la seule version d'elle que je connais et c'est une version que j'aime de tout mon cœur.

Je sais aussi qu'elle m'aime à la folie. Alors j'arrive à peine à m'imaginer comment elle s'est sentie lorsqu'elle a reçu le coup de téléphone de l'école. Je suppose qu'entendre « votre fils est à l'hôpital » ressemble beaucoup à « votre mari est à l'hôpital ».

On sait comment la première histoire a tourné.

## 4

B<sub>3</sub> E<sub>1</sub> R<sub>1</sub> A<sub>1</sub> M<sub>2</sub> O<sub>1</sub> S<sub>1</sub>

sombre, ambre, sobre, bas, robe, rose, brame, morse

### **AMBRO(I)SE**

C'était le prénom de mon père. C'est pour ça que je m'appelle Ambroise. Il vient du grec *ambrotos* qui signifie « le divin, l'immortel ».

J'ai déjà souligné cette ironie à ma mère. Je lui ai dit : « C'est bizarre, non, étant donné que papa ne l'était pas du tout, immortel... »

Maman ne m'a pas trouvé drôle du tout.





Par l'auteure Susin Nielsen, lauréate du Prix littéraire du Gouverneur général du Canada 2012 pour *The Reluctant Journal of Henry K. Larsen*, dans la catégorie Littérature jeunesse - texte.

Le jour où j'ai failli mourir, le ciel était magnifiquement bleu. Quelques nuages s'accrochaient encore aux montagnes du North Shore, mais ils étaient loin... J'ai eu le temps de lire mon avis de décès avant que tout devienne noir :

**« Nerd tué par une demi-arachide. »**

« Voici une histoire tendre, souvent drôle, avec d'attachants personnages. Elle plaira aux amateurs de scrabble, mais encore plus à ceux qui ont déjà désiré ardemment se faire accepter, ou qui se sont heurtés à des parents trop stricts. »

Liste des meilleurs romans de *School Library Journal*

« ... L'intrigue bien travaillée se déploie en courts chapitres remplis d'action qui vous tiendront en haleine. »

*Quill & Quire*

